

été fondée, je puis le dire, par M. Gambetta, en 1882. Vous souriez ?

— Non, j'admire.

— En Syrie, monsieur, nous avons nos trois maisons de Beyrouth, avec 500 élèves ; nos deux maisons de Tripoli d'Asie, avec 300 élèves ; notre maison de Latakieh, avec 120. Tout cela vit, progresse, s'emplit. La Turquie nous laisse libres ; la France nous aide. Nous recevons des enfants de toutes les races et de toutes les confessions, des fils de fellah et des fils de pacha, que la même confiance nous amène, des Turcs, des Grecs, des juifs, des Coptes, des Arméniens. Nous leur apprenons le français. Et quand ils savent le français, ils aiment un peu la France, ils aiment un peu leurs maîtres, et, s'ils ne partagent pas notre foi, ils la respectent mieux.

— Mais, alors, mon frère, ce cri d'alarme que j'entends pousser ? Quel danger menace notre influence ?

— La concurrence acharnée, grandissante, effrayante des nations étrangères ; les Russes, les Anglais, les Allemands.

La barbiche blanche du frère Evagre s'agite en mesure, comme fait la barbe des sages, en tous pays, quand ils prononcent un jugement.

— Qu'est-ce que c'est que de glaner, quand les autres moissonnent ? Savez-vous qu'à Jérusalem seulement, il y a trente écoles de garçons ? Savez-vous que, en Syrie, les moindres villages ont une école allemande, ou anglaise, ou russe, qui travaille contre nous ? Savez-vous qu'à Brou-Mana, dans le Liban, au mois d'août dernier, ils se sont réunis en congrès, — deux cents instituteurs et institutrices, tous contre nous ?

5 décembre 1898.